Les Chroniques de l'Élu

Tome I:

L'Éveil



Benjamin Langrenay

Benjamin Langrenay

Les Chroniques de l’Élu

L’Éveil

© Benjamin Langrenay, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8445-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon époux, celui qui m'a appris que la lumière existe, même dans les ténèbres.



Chapitre I : Découvertes de Kenmare.

Il n’y avait dans l’air rien de particulier, sinon cette brume douce et persistante qui enveloppait les collines d’Irlande comme un vieux châle posé par-dessus les épaules du monde. Le bus poussa un soupir, puis s’arrêta dans un couinement d’essieu. Les portes s’ouvrirent avec un sifflement mécanique, et deux adolescents descendirent dans le calme d’un petit matin de septembre.

Andrew fut le premier à mettre le pied à terre. Il jeta un regard circonspect à la baie de Kenmare, que l’on apercevait tout juste entre les bancs de brouillard. Il avait encore les yeux cernés et la mine fermée, comme s’il espérait que tout ceci ne fût qu’un rêve ou mieux encore, une erreur.

Hannah le suivait de près.

Elle n’était pas sa sœur de naissance. Ils n’avaient ni la même couleur de peau, ni les mêmes traits – Andrew avait le teint plus sombre, les cheveux épais et bouclés, là où Hannah affichait une peau claire et des mèches raides qui ne tenaient jamais en place – mais pour eux, cela n’avait jamais compté.

Andrew avait été confié à la famille Whitmore bien avant la naissance d’Hannah**.** Il n’avait jamais connu ses parents biologiques. On lui avait simplement dit que sa mère s’était éteinte peu après sa venue au monde.

Hannah portait un manteau trop léger pour le climat et des baskets blanches déjà tachées par le voyage. Pourtant, ses yeux s’agrandissaient à mesure qu’elle découvrait ce nouveau continent : les maisons aux toits en ardoise, les trottoirs de pierres mouillées, les odeurs de terre, de sel et de feu de bois. C’était étrange, ancien, et bien loin de Seattle.

— On dirait qu’on a voyagé dans le passé, s'exclama-t-elle.

— Non, juste dans un trou perdu, grogna Andrew.

Ils n’eurent pas le loisir d’échanger davantage. Une silhouette mince, emmitouflée dans un grand manteau vert, fendait le brouillard en direction de l’arrêt de bus. Rebecca MacKenna, grand-tante que ni l’un ni l’autre ne connaissait vraiment, leur adressa un sourire franc en les voyant. Elle était la seule véritable famille qu’il leur restait. Quelques semaines plus tôt, un grave accident de voiture avait emporté leurs parents.

Rebecca avait les joues rouges de froid, les cheveux tirés en un chignon strict, et cette manière d’être à la fois vive et inquiète qui n’appartenait qu’aux gens qui vivent seuls depuis trop longtemps.

— Vous voilà enfin. Mon Dieu, vous avez les traits tirés, tous les deux. Le voyage s’est bien passé ? Le bus a pris du retard, ils sont toujours en retard, surtout les jours de brume. Venez, la voiture est juste là.

Elle parlait vite, sans leur laisser le temps de répondre, tout en les entraînant vers une petite voiture grise aux sièges couverts de plaids écossais.

Le trajet jusqu’à la maison fut bref. La route serpentait entre les bois, longeant des pâtures verdoyantes où l’on apercevait de temps en temps un mouton solitaire, les pattes dans la boue. Andrew ne dit pas un mot. Hannah, quant à elle, collait presque son visage à la vitre.

—Vous verrez, dit Rebecca en tournant dans une allée à peine visible, c’est une vieille maison, mais elle est solide. Elle appartenait à ma mère, et avant elle à sa propre tante. Rien n’y a changé depuis des générations, ou si peu.

Elle marqua une pause avant d’ajouter, d’une voix plus douce :

— Quand ma sœur me rendait visite, nous prenions le thé dans le jardin… Et votre mère, qui n’était alors qu’une enfant, passait ses journées à courir dans les bois, à grimper aux arbres et à inventer des histoires avec les cailloux et les feuilles.

Ils dépassèrent un portail rouillé, leurs pas crissant sur les graviers humides, puis ils s’arrêtèrent devant une bâtisse de pierre grise, massive, dressée au bord d’un bois touffu. Deux étages, une toiture abrupte, des fenêtres étroites à petits carreaux, et un perron de pierre dont la rampe était couverte de mousse.

Rebecca ouvrit la porte d’entrée, et une vague d’odeurs les accueillit. Celle du vieux bois, à la fois sèche et légèrement poussiéreuse comme les planchers anciens qui craquent sous les pas, mêlée à la cire d’abeille, douce et sucrée,

utilisée pour nourrir les meubles, et à la fumée chaude d'un feu de cheminée, cette senteur à la fois piquante et réconfortante qui imprègne les pierres et les tissus.

— Bienvenue à la maison, dit-elle simplement.

La maison était vieille, très vieille. Du genre de celles qu'on croit hantées avant même d'avoir franchi le seuil. Un silence pesant régnait, rythmé par le tic-tac d'une horloge, du grincement occasionnel d'un escalier et du froissement discret de rideaux anciens.

Hannah posa sa valise dans ce qui semblait être une ancienne chambre d'amis. Les murs étaient couverts de cadres dont les verres étaient un peu ternis. Le lit à baldaquin se dressait fièrement sous ses draps impeccablement repassés, et une commode exhalait un parfum discret de lavande séchée. Tout ici semblait appartenir à un autre temps. En balayant la pièce du regard, son attention s'arrêta sur une petite photographie encadrée, posée sur la table de chevet. Elle s'approcha, intriguée. Le cliché montrait une jeune fille souriante, debout dans une forêt, devant un cercle de pierres moussues. Hannah mit quelques secondes à reconnaître ce visage : plus rond, plus insouciant, mais c'était bien celui de sa mère à peu près au même âge qu'elle.

Andrew, de son côté, avait déposé sa valise dans le couloir des chambres, sans même prendre la peine de la défaire. Prétextant vérifier son téléphone, il s'éclipsa rapidement. Son portable en main, il avançait bras levé entre les haies, pestant contre le vent et les collines, à la recherche d'un endroit où la couverture réseau semblait vaguement exister. Il finit par trouver une barre de signal et envoya un message à son meilleur ami, Ethan. Un simple « *je suis bien arrivé* », suivi d'une émoticône qu'il ne comprenait pas lui-même.

Puis il resta là, immobile, contemplant les bois qui bordaient la propriété. Ce n'était pas tant le décor qui le troublait mais plutôt le fait d'être là. Ici, en Irlande, et non pas à Seattle, dans la maison où il avait grandi avec sa sœur et ses parents. Parents qu'il avait perdus quelques semaines plus tôt, emportés dans un accident dont il était l'unique rescapé. Et c'était bien cela qui le hantait : il se rappelait être assis à l'arrière de la voiture, la ceinture bouclée, le rire de sa mère, les phares croisant la pluie sur le pare-brise… puis le fracas. Et après ? Rien. Juste le froid du trottoir sous ses mains, les gyrophares, et cette certitude impossible qu'il était vivant alors qu'eux ne l'étaient plus. Comment avait-il pu se retrouver dehors ? Il n'en avait aucun souvenir.

Tout cela lui paraissait irréel. Cette vieille maison en pierre, au bord d'un bois qu'il ne connaissait pas. Ce pays dont il ignorait tout, où même les mots avaient un accent. Une grand-tante qu'il n'avait vue qu'en photo et qui lui paraissait étrangère. Ici, rien ne lui était familier. Rien, sauf Hannah. Elle seule restait son repère, la dernière présence stable dans sa vie qui avait basculé. Et sans elle, il n'était pas sûr d'avoir la force d'affronter tout cela. Pourtant, il savait qu'il n'avait plus d'autre choix que d'y rester.

Pendant ce temps, Hannah poursuivait son exploration. Elle avait traversé le couloir du premier étage dans lequel son frère avait abandonné sa valise. Elle avait découvert un petit salon où trônait un globe terrestre décoloré, puis une bibliothèque à l'odeur poussiéreuse. Au détour d'un escalier étroit, elle trouva la porte du grenier.

Elle hésita, puis tourna la poignée.

L'air était froid là-haut et le plancher craquait sous ses pas. Des toiles d'araignées, semblables à de vieux voiles de mariées, pendaient aux poutres. Le grenier s'ouvrait devant elle comme un monde figé dans le temps : des malles éventrées laissaient dépasser des étoffes jaunies, des cartons débordaient de livres gondolés et de journaux aux titres effacés, et une vieille lampe à huile renversée dormait sur une commode bancale. Un rocking-chair boitait près de la lucarne, couvert d'un drap mangé par les mites, et un parfum de poussière mêlé à celui du bois sec flottait dans l'air. Au milieu de ce capharnaüm, pourtant, quelque chose tranchait avec le désordre ambiant : un grand rideau de velours vert tiré devant un mur. Hannah s'en approcha, tendit la main et le repoussa. Ce n'était ni un miroir, ni une fenêtre.

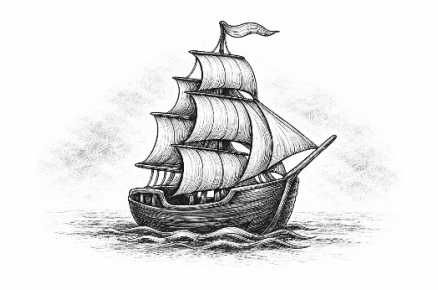
C'était une fresque.

Immense, peinte à même le mur, usée par les années mais toujours éclatante. On y voyait un navire aux voiles d'argent, fendant la mer. À son bord, des femmes en armure brillante levaient leurs lames contre des formes ailées, sombres comme la nuit. Des ombres. Ou des créatures. Difficile à dire. Elle resta figée alors qu'une bourrasque semblait traverser la pièce, bien que toutes les fenêtres fussent closes.

Soudain le tableau s'anima, non pas en bougeant comme un objet, mais à la manière d'un écran de télévision où l'image seule prend vie : les voiles frémirent, des flammes jaillirent de la mer, et une guerrière tourna lentement la

tête vers Hannah. Cette dernière recula d’un pas, mais une part d’elle refusait de fuir. Elle tendit la main et toucha la surface : ce n’était plus une simple toile, c’était de l’eau.

Le monde bascula, une lumière l’éblouit, et son corps fut aspiré par la fresque. Ce qu’Hannah ignorait, bien sûr, c’est qu’elle venait d’ouvrir une porte entre deux mondes, une porte restée close depuis des années…



Chapitre II : Bienvenue à bord.

Il y eut d’abord un silence absolu, comme si le monde avait retenu son souffle, puis vint une sensation de froid. Un froid humide, pénétrant, qui s’insinua dans chaque recoin de son corps. Elle ouvrit les yeux et aperçu un plafond de bois sombre au-dessus d’elle, faiblement éclairé par la lueur vacillante d’une lanterne suspendue. Le balancement régulier sous son dos, le craquement du bois et le grondement sourd des vagues confirmèrent qu’elle était à bord d’un bateau.

Elle tenta de se redresser, mais un bras l’en empêcha – pas avec violence, mais avec fermeté.

— Doucement, mademoiselle, murmura une voix grave. On vous a récupérée en mer. Vous flottiez comme une plume dans l’écume. Vous avez eu de la chance.

Hannah se tourna vers la silhouette qui venait de parler. C’était un homme d’un certain âge, au visage buriné par les vents et au regard perçant, bien qu’empli de curiosité. Il portait un manteau bleu marine et une écharpe élimée. Derrière lui, une écoutille entrouverte laissait passer la lumière du jour ou du moins, ce qui semblait être le jour dans ce monde couvert de brume.

— Où suis-je ? demanda-t-elle d’une voix pâteuse.

L’homme sembla hésiter, comme s’il pesait ses mots. Il ne répondit pas tout de suite. Il s’assit près d’elle, prenant le temps de raviver la flamme d’une lanterne qui faiblissait.

— En sécurité, pour le moment, dit-il enfin. Vous êtes sur un navire. En mer.

— Ce n’est pas… un rêve, balbutia-t-elle. J’étais… à l’intérieur d’une maison. Il y avait une peinture… un mur…

Elle se frotta les yeux, encore étourdie. Tout cela avait-il vraiment eu lieu ?